JANOT,

OU

LES BATTUS

PAIENT L'AMENDE,

PROVERBE-COMÉDIE-PARADE,

OU

CE QUE L'ON VOUDRA;

PAR M. D'ORVIGNY.

NOUVELLE ÉDITION.

SUR L'IMPRIMÉ, A PARIS.

A MARSEILLE.

Chez JEAN MOSSY, imprimeur du roi, de la marine, et libraire, au Parc.

M. DCC. LXXX.

A MON LIBRAIRE.

Eh bien, mon cher libraire ! de ce coup-ci vous ne me gronderez plus... Rien ne porte malheur, m'avez-vous dit, comme de faire imprimer une pièce avant la première représentation. Je vous ai cru, et je viens, après la centième, vous apporter la mienne. Allons vite, il n'y a plus de tems à perdre ; tandis qu'on la joue encore, apprêtez votre encre, disposez vos caractères, et faisons gémir la presse. Nombre de personnes vous demanderont, *comme à moi ;* « Qu'est-ce que c'est que cet ouvrage-là » ? Répondez bonnement, *comme moi*, que vous n'en savez rien. Si l'on insiste et qu'on vous dise, *encore comme à moi*, « mais ce n'est ni une comédie, ni une pa» rade, ni un proverbe » ! Répliquez, *toujours comme moi*, « soit ce que cela pourra, y avez-vous » ri » ? Si quelques-uns vous disent, « non, *comme » à moi* » ; répartez-leur, *comme j'ai fait*, « tant pis » pour vous » ! Et si plusieurs vous avouent franchement, *comme à moi*, qu'ils y ont beaucoup ri ; oh ! pour lors, assurez-les, *comme je n'y ai pas manqué*, que vous en êtes enchanté ; et concluez, *comme j'ai fait aussi*, que dès qu'on a ri au spectacle, on y a eu du plaisir, que quand on a eu du plaisir au spectacle, on doit être content de l'auteur ; que quand on est content de l'auteur, on doit acheter son ouvrage ; et de conclusion en conclusion, débitez si bien vos exemplaires, que, voyant notre édition épuisée, notre tour vienne de rire aussi *comme les autres*.

ACTEURS.

RAGOT, *fripier.*
MADAME RAGOT.
JANOT, *leur garçon de boutique.*
SIMON, *savetier.*
SUZON, *sa fille.*
DODINET, *rat-de-cave.*
UN CLERC DE COMMISSAIRE.
UN GARÇON PATISSIER.
LE CAPORAL DU GUET.
DES SOLDATS.

La scène se passe dans la rue, devant la boutique de Ragot.

JANOT,

OU

LES BATTUS

PAIENT L'AMENDE,

PROVERBE-COMÉDIE-PARADE,

OU

CE QUE L'ON VOUDRA.

La scène se passe sur les huit à neuf heures du soir. Le théâtre représente la rue, et n'est éclairé que par un réverbère sur le côté.

SCENE PREMIERE.

Mme. RAGOT, *seule devant sa porte.*

Voyons un peu ce chien d'ivrogne ! c'est tous les jours le même train. Il m'emporte de l'argent, pour aller, dit-il dans les ventes, et tous ses inventaires se font toujours sur le comptoir du cabaretier ; et pis quand il est sou, il se laisse attraper comme un enfant : il m'achette des drogues, des gardes-boutiques ! Vlà-ti pas une belle heure, tenez, pour revenir !.. Ah ! je crois pourtant que le vlà.

SCENE II.

RAGOT, *un peu gris, portant un vieux tableau.*

Mme. RAGOT.

Eh ben ! te vlà donc ? D'où ce que tu reviens comm' çà ?

RAGOT.

D'où ce que je reviens ? tiens, regarde ça.

(*Il lui montre son tableau.*)

Mme. RAGOT.

Eh ben ! après : qu'est-ce que c'est que ça ?

RAGOT.

C'est un original, ma femme.

Mme. RAGOT.

Original toi-même.... Voyez un peu st'animal avec sa guenille !.... et ton argent, où est-il ?

RAGOT, *en montrant le tableau.*

Regarde ça, je te dis.

Mme. RAGOT.

Comment ! regarde ça ! ça ne te coûte pas les dix écus que tu as emportés, peut-être ?

RAGOT.

Non dà. Encore douze francs que je redois dessus.

Mme. RAGOT.

Encore douze francs ! est-ce que tu te moques de moi ?

RAGOT, *lui cognant le nez avec.*

Mais regarde-le donc, tu verras ce que c'est.

Mme. RAGOT.

Ah, misérable ! peux-tu faire des marchés comme çà ! nous vlà ruinés !

RAGOT.

C'est toi qui me ruines ! tu ne sais pas vendre.

Mme. RAGOT.

Je ne sais pas vendre !

RAGOT.

Non : je devrois être à présent le plus grand fripier de Paris, avec les marchés d'or que je fais tous les jours ; mais tu n'entends rien au commerce ; tu ne sais pas vendre, je te dis.

Mme. RAGOT.

Mais, imbécile, c'est toi qui ne sais pas acheter. Qu'est-ce que tu veux que je vende, quand tu m'apportes des vilenies comme ça?

RAGOT.

Des vilenies comme ça ! insolente ! un original qui sort du cabinet d'un receveur des gabelles.

Mme. RAGOT.

Une belle autorité ! Et pourquoi qui les yend drés que c'est si beau ?

RAGOT.

C'est un petit arrangement que la justice fait par repré-sailles.

Mme. RAGOT.

Comment ! par représailles ?

RAGOT.

Oui : il a fait sortir les fonds de la caisse pour meubler son cabinet, et à présent on fait sortir les tableaux de son cabinet pour remeubler la caisse : ça fait la navette.

Mme. RAGOT.

Vlà ce qui t'arrivera au premier jour: on vendra ton lit pour payer tes belles emplettes.

RAGOT.

Allons, allons, taisez-vous, femme. Vous n'êtes pas faite pour vous connoître à tout ça : mêlez-vous de vendre les prix que je vous dis, et ne raisonnez pas sur mes marchés.

Mme. RAGOT.

Vendre les prix que tu dis ! et qui diable en voudroit ? Tes marchandises sont si belles que personne ne les regarde tant seulement pas.

RAGOT.

C'est qu'il ne passe pas de connoisseurs dans ste rue-ci : faut changer de quartier..... Voyez-moi ça ! Ces petits bouquets de Rembrant, comme c'est délicat ! ste bataille de Téniers ! tenez, ça n'est-ti pas parfait? et ste noce par Lebrun ! c'est-ti pas réjouissant? Là, ne diroit-on pas que toutes ces bouteilles-là sont pleines? rien qu'à les regarder, ça donne envie de boire.

Mme. RAGOT.

Tu les regardes donc depis le matin jusqu'au soir, car t'as st'envie-là toute la journée?

RAGOT.

Taisez-vous, madame Ragot, et rentrez-moi tout-çà; ça devroit déjà être dans la boutique.

Mme. RAGOT.

Que ne reviens-tu de meilleure heure! Est-ce que je peux rentrer çà à moi toute seule?

RAGOT.

Vous ne pouviez pas vous faire aider par Janot! où est-il, st'animal? Janot! oh! Janot! (*Il appelle.*)

SCENE III.

JANOT (*à la fenêtre.*) *Les susdits.*

JANOT.

Eh ben! quoi qu'il a donc encore fait Janot?

RAGOT.

Descendras-tu, quand on t'appelle?

JANOT, *à la fenêtre.*

Je ne peux pas, notre maître. Je suis t'à guetter la soupe qui est sur le fourneau, qui va s'enfuir, qui bout.

RAGOT.

Eh ben, ôte-la vîte, et descends.

JANOT.

Je le veux ben, moi. (*Il sort de la fenêtre.*) Ah jarni! vla que je me brûle! et tout le bouillon qu'est répandu, tenez, pour être si pressé là, dans les cendres.

RAGOT.

Arriveras-tu donc!

JANOT.

Ah ben, Dam! donnez-vous le tems. (*Il tombe dans l'escalier, en courant; on entend le bruit.*)

Mme. RAGOT, *à Janot qui entre.*

Ah! le mal-adroit!.... Qu'est-ce que t'as fait-là?

RAGOT.

Tu viens de casser quelque chose, je parie.

JANOT.

Au contraire, monsieur, c'est ma jambe, que je me suis donné une entorse en tombant, dans le talon, qu'est là à l'entrée de l'escayer, que ça me fait un mal de chien, où ce que l'on n'y voit goutte core.

RAGOT.

Grand benêt ! tu ne peux pas regarder à tes pieds : on se tient ferme quand on marche.

JANOT.

Pardine, quand j'y regarderai : je vois ben que j'ai le talon démis, puisque je boite.

RAGOT.

Vilain paresseux ! il faut toujours crier après lui ! Qu'est-ce que t'as fait toute la journée ?

JANOT.

Eh ben, oui ! ne sembe-ti pas qu'on reste là les bras croisés ; et stescayer que j'ai nétoyé depuis le haut jusqu'en bas, avec un balet qui faisoit peur.

RAGOT.

Oui, un balet qui faisoit peur !

JANOT.

Surement, Monsieur, de l'ordure, gros comme vous, que j'ai ôté, où ce qu'on se mireroit dedans à présent.

RAGOT.

Eh ben ! après : est-ce là tout ?

JANOT.

Ah ben, oui, tout ! j'ai été porter ce vieux fauteuil chez le rempailleur, là, contre l'égout Mont-martre, qui étoit tout dépaillé. . . après ça j'ai été à la vallée chercher un abatti, comme vous me l'aviez dit vous-même, de dindon, présence de madame, qui m'a coûté douze sous avec le cou et les pattes.

RAGOT.

Tu n'as donc pas été à la boucherie.

JANOT.

Pardonnez-moi, Monsieur, j'ai pris un bon pot au feu pour demain dîner avec vot' compère, qui est tout de la tranche,

qui doit venir avec sa femme, pesant cinq livres, sans os du tout.

RAGOT.

Et pour le souper, ce soir ?

JANOT.

Oh ! pour ce soir j'avons un petit gigot qu'est au four, chez le pâtissier, avec une gousse d'ail dans le manche.

RAGOT.

C'est bon. Allons, rentre tout ça.

JANOT.

Oh ! je ne me suis pas endormi, allez, et si c'est pas encore là tout. J'ai été battre ste vieille courte-pointe que vous savez ben, avec la voïsine, qui étoit toute pleine de poussière.

RAGOT.

La peste de l'imbécille ! qu'est-ce que tu m'embrouilles, la voisine pleine de poussière ?

JANOT.

Oui, la courtepointe... et pis ste tenture que j'ai portée chez le dégraisseur, que vous avez achetée hier à l'inventaire...

RAGOT.

Moi ! j'ai acheté...

JANOT.

Oui, qui vous a coûté un louis, où ce qu'il y avoit tout plein de taches dedans.

RAGOT.

Ah ! je sais ce que tu veux dire... Allons, il se fait tard, vas-t'en me chercher le souper.

JANOT.

Eh ben, donnez-moi de l'argent pour payer la façon.

RAGOT.

Comment, la façon ?

JANOT.

Oui, deux sous pour le four.

RAGOT.

Est-ce que tu n'as pas d'argent ?

JANOT.

Moi ! eh pardine ! vous croyez ben que je n'en manque pas, vous ne m'en laissez jamais.

RAGOT.

Eh ! qu'est-ce que t'as fait des six sous que ma femme t'a donnés ce matin ?

JANOT.

(*à part.*) Ah ! jarni, je ne croyois pas qu'il savoit ceux-là ! Monsieur, j'en ai fait mettre des bouts à mes souyer, de quatre sous, par le savetier du coin, qui étoient tous percés à jour.

RAGOT.

Oui, tes souyers de quatre sous !... et les autres deux sous ?

JANOT.

J'en ai fait mettre des cloux aux talons de six yards, et les autres deux yards j'ai regardé la liste de la lotterie.

RAGOT.

Pourquoi faire regarder la liste ?

JANOT.

Pour voir si j'aurois pas gagné quelquefois.

RAGOT.

Est-ce que tu mets à la lotterie, toi ?

JANOT.

Moi, oh ! je ne suis pas si bête. On dit que c'est de l'argent perdu.

RAGOT.

Et comment veux-tu donc y gagner, imbécille, si tu n'y mets pas ?

JANOT.

Eh, l'hasard donc :... si j'ai du bonheur moi, ne faut qu'un coup.

RAGOT.

Oui, tu m'as l'air heureux aussi !... quiens, ma femme, donne-lui de la monnoie : moi, je vas mettre le couvert. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

Mme. RAGOT, JANOT.

Mme. RAGOT.

Comben qu'il te faut ?

JANOT.

Deux sous pour aller chercher le gigot.

Mme. RAGOT.

Quiens, en vlà douze, en revenant, tu prendras une bouteille de vin.

JANOT.

A queu prix, not' Maîtresse, à quinze ?

Mme. RAGOT.

Tenez cet imbécille ! à quinze avec douze sous ?

JANOT.

Dame, vous n'expliquez pas aussi : on n'est pas sorcier pour deviner tout.

Mme. RAGOT.

A dix sous, nigaud, et deux pour le gigot, ça fait ton compte. Ou ben, tiens, rends-moi mes douze sous, j'ai besoin de monnoie, vlà six francs. Fais-toi donner de bonnes pièces, entends-tu ? (*elle s'en va.*)

JANOT.

Oh ! pardine, laissez faire, allez, je ne suis pas bête, moi. Vous savez ben qu'on ne m'attrape pas comme çà.... (*seul.*) C'est bon... J'avois ben encore queuques sous de monnoie que je n'ai pas voulu l'y dire, là-haut dans un coin de ma chambre. Je les garde pour aller déjeûner demain avec mamselle Suzon, qu'est fête, comme j'avons été dimanche dernier... Allons toujours chercher not' soupé... mais la nuit est noire comme tout. Je répandrai la sausse. Holà not' maîtresse, descendez-moi donc un peu vot' lanterne, qu'on n'y voit goutte, avec de la chandelle dedans.

Mme. RAGOT.

Quiens, la vlà. (*elle lui donne.*)

JANOT.

Ben obligé. (*Il s'en va en chanthant.*)

Lison dormoit suz un bocage,
Un bras par-ci, l'autre pied par-là...

Eh mai ! Dieu me pardonne, je crais que vlà mameselle Suzon à sa fenêtre ; faut que je l'y dise bon soir sans faire semblant de rien ; (*en criant*) bon soir donc, mameselle Suzon, comment que vous vous portez, s'il vous plaît ?

SCENE V.

SUZON, (*à sa fenêtre.*)

Ben obligée, fort ben, M. Janot, et vous de même du depis qu'on ne vous a pas vu ?

JANOT.

Oh ! moi, je me porte comme le pont-Neuf. Queuque vous faites donc à vot' fenêtre, à l'heure qu'il est, à st'eure-ci ?

SUZON.

Ah ! rien, je suis t'a prendre un petit brin l'air, sans que ça paroisse ; et vous, où que vous allez comme ça ?

JANOT.

Je vas chercher not' soupé qui est chez le pâtissier, au coin de la rue, à côté de ce parfumeur, cuit dans le four.

SUZON.

C'est fort ben fait ; vous aurez beau tems.

JANOT.

Oui, ma fine, si ça dure, nous aurons une belle journée ste nuit... y fera beau demain pour la promenade. Si vous voulez, j'irons déjeûner comme j'avons été dimanche dernier à Saint-Cloud. Je mangerons de bons baignets cheus le Suisse, fricassés dans la poële.

SUZON.

Je le voulons ben, M. Janot ; mais c'est que ça bourre comme tout, les baignets.

JANOT.

Oh que non, je les ferons descende ; je boirons de ce ben petit vin de Briolet que vous aimez tant, que nous avons bu l'aut' jour sous ce grand berceau, où ce qui y a de l'épine blanche tout du long, à six sous la bouteille : vous en souvenez-vous-ti ?

SUZON.

Pardine ! si je m'en souviens ! témoin, que j'y ai t'oublié mon petit couteau que vous m'avez donné, où ce que j'ai t'eu ben du chagrain, allez.

JANOT.

Comment ! stustache du bois que je vous avois fait présent !

Ah ben ! voyez, comme c'est un sort !... Mais c'est égal, je vous en donnerai un aute, un véritable couteau de langue, tout ce qu'il y a de pus meilleur ; vous n'en verrez pas la fin de celui-là. Il m'a déjà usé deux manches et trois lames, c'est toujours le même.

SUZON.

C'est ben honnête à vous, M. Janot, faut pas vous défaire de vos meubles comme ça pour moi.

JANOT.

Ah ! pardonnez-moi, mamselle, c'est rien que ça. En parlant du couteau, c'est feu mon père qui en avoit un beau, devant Dieu soit son ame, pendu à sa ceinture, dans une gaine, avec quoi il faisoit la cuisine.

SUZON.

A quelle heure que vous viendrez me prende, pour que je me tienne prête ?

JANOT.

A huit heures. Mais dites-donc, faut pas aller avec ce guernadier de l'aut' jour. J'ai toujours peur qu'il me racole avec ses crocs. C'est de la mauvaise compagnie, ça, et vous savez ben le proverbe : dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu fréquentes... vaut ben pas mieux n'être que moi et vous, vlà tout ; et pis vot' petite sœur et mon petit frère et m cousine : ça fera cinq, nous jourons aux quatre coins, pas vrai, mamselle Suzon ?

SUZON.

Tout ce qui vous fera plaisir, M. Janot ; mais faudra revenir de bonne heure, nous goûterons en chemin.

JANOT.

Oui, je passerons par Sève, j'y mangerons de petits gâteaux de Nanterre... comme j'en avons mangé l'aut' jour, tout le long de la rivière, avec du beurre dessus.

SUZON.

Et vous souvenez-vous des bonnes cerises que j'avons mangées aussi ?

JANOT.

Pardine, je le crois bien, de ste petite marchande qui étoit si jolie ; à trois sous la livre.

SUZON.

Oh ! mais tout ça vous ruine, M. Janot, faut pas êtr un dépensier comme ça ; vous ferez un mauvais ménage au moins ; vous êtes comme un panier percé, l'argent ne vous tient pas.

JANOT.

Ba, ba, vous êtes trop regardeuse aussi... à propos de panier percé, Mamselle Suzon, vous vous souvenez-vous-ti que vous m'avez promis queuque chose ?

SUZON.

Moi, de quoi donc que c'est que ça pourroit être ?

JANOT.

Ah dame, sous respect, vous m'avez promis de m'embrasser quand je vous rapporterions vos bas de coton à coins brodés, que j'ai donnés à reprendre à ma cousine la ravaudeuse, où ce qui y a une maille d'échappée.

SUZON.

Est-ce que vous les avez dessus vous ?

JANOT.

Oui.

SUZON.

Ah ! ben obligée : donnez-les moi.

JANOT.

Oui da ! donnant, donnant : faut m'embrasser auparavant.

SUZON.

Oh ! comme ça, dans la rue, devant tout le monde ?

JANOT.

Non, venez m'ouvrir la porte de l'allée, j'entrerons un instant.

SUZON.

Eh ben ! éteignez vote lanterne, qu'on ne vous voie pas : je vas vous jetter la clef.

JANOT.

C'est bon. (*Il souffle sa lumière.*)

SCENE VI.

SIMON (*à la fenêtre*), *à* SUZON.

Eh ben ! chienne de bavarde, avec qui que tu es là à causer ?

SUZON, *bas.*

Avec personne, mon père.

JANOT, (*d'en bas de la rue.*)

Hem ! qu'est-ce que vous dites, mamselle Suzon !

SIMON (*à la fenêtre.*)

Ah ! c'est encore ce petit gueux de Janot !

JANOT (*d'en-bas.*)

Janot,... oui, c'est moi... jettez donc.

SIMON (*deguisant sa voix.*)

Que je jette ?

JANOT.

Oui, la clef dans mon bonnet. Me vlà.

SIMON (*déguisant sa voix.*)

Tout-à-l'heure. Attends, attends. (*Il va chercher un pot, etc.*) Y es-tu ?

JANOT (*s'approchant sous la fenêtre et tendant son bonnet.*)

Oui, jette.

SIMON (*lui jettant sur le corps.*)

Tiens ; attrape.

JANOT (*qui a tout reçu, etc.*)

Ah, sarpedié ! qu'est-ce que c'est que ça ?... vous ne pouvez prendre garde à ce que vous faites. On crie gare ! l'eau du moins avant que de jetter... Mais comme ça sent donc !... Est-ce que ça seroit !... (*Il flaire.*) ah ! jarnigoi ! c'en est. Vlà ma veste toute perdue, il n'y a pas dire non ; c'en est ben ! Fi, mamselle Suzon, c'est indigne à vous. C'est un fait exprès ! vous m'avez fait éteindre ma lanterne ! mais jarni ! gni a pas besoin des yeux pour ça ! avec le nez on voit ben ! vlà une belle chienne d'attrape ! ... vous avez beau rire ; allez, je ne sommes pas vot' dupe, je voyons ben à présent de quoi y retourne ! ... Ah !

sarpedié ! comment que j'allons donc faire ? faut aller montrer ça tout chaud à note maîtresse. (*Il se retourne vivement pour s'en aller, et se cogne contre Dodinet.*)

SCENE VII.

JANOT, DODINET.

DODINET.

Au diable soit l'animal! vous ne pouvez pas prendre garde!

JANOT.

Eh pardine, prends-garde toi-même. Est-ce que tu ne vois pas ben que je n'y vois goutte ?

DODINET.

Eh! ben, on va doucement, on ne se jette pas comme ça dans le monde.

JANOT (*à part.*)

Eh! mais, queu rencontre. Y me semble que j'ai vu ste voix-là queuque part.. (*haut.*) Qui est-là ?

DODINET.

Qui est-là toi-même ?

JANOT.

(*A part.*) Oh! c'est lui sûrement. (*Haut.*) Je m'appelle Janot.

DODINET.

Comment, c'est Janot ?... et moi je suis Dodinet.

JANOT.

Ah! mon cher Dodinet! je suis t'enchanté de te retrouver. Pardine, quiens, drès que j'tai reconnu, je me suis douté que c'étoit toi... Embrassons-nous.

DODINET.

De tout mon cœur. (*Ils s'embrassent.*) Eh! mais tu es tout mouillé!

JANOT.

Oh! c'est une histoire que je te vas conter. Quiens, imagine-toi.... (*En gesticulant il touche l'épée de Dodinet.*) Mais qu'est-ce que t'as donc là ?

DODINET.

Ça, c'est mon épée.

JANOT.

Ton épée! est-ce que t'es soldat de Milice?

DODINET.

Non, je suis engagé dans les Rats-de-Cave.

JANOT.

Guiabe! c'est-ti un beau Régiment!

DODINET.

Oh! je t'en réponds va.... mais..... (*Il flaire.*) Viens un peu de ce côté-ci. (*Il le mène à l'autre bout du Théâtre.*) Eh ben! ton histoire?

JANOT.

Imagine-toi donc, je m'en allois chercher not' soupé, et pis vlà que....

DODINET, *à part.*

Queu diable d'odeur! quiens, reculons-nous ici.

(*Il recule d'un autre côté.*)

JANOT.

Et! pis, vlà donc que je passois, en passant; et pis tout d'un coup.....

DODINET (*reculant toujours.*)

(*à part.*) Mais c'est encore pus fort ici.

JANOT.

Est-ce que t'as des fourmis dans les pieds, toi? Qu'est-ce que t'as donc à danser?

DODINET.

Eh! non; c'est je crais qu'il a passé par ici des.....

JANOT.

Non, il n'a passé personne.

DODINET.

Si fait, je te dis, ça sent un goût....

JANOT.

Comment! un goût!... Ah! quiens, c'est ça, peut-être. (*Il lui porte son bras sous le nez.*)

DODINET *le repoussant.*

Ah! fi donc! qu'est-ce que c'est donc que ça!

JANOT.

C'est l'histoire que je te veux conter.

DODINET.

Le diable t'emporte.... Est-ce qu'on t'a jeté ?....

JANOT.

Tout juste ; t'as mis le nez dessus.

DODINET.

Ah ! ben ! tant mieux, mon ami ; v'là une bonne affaire pour toi ça.

JANOT.

Ba ! je la croyois mauvaise, moi.

DODINET.

Au contraire, mon ami, elle est excellente.

JANOT.

Comment donc ça ?

DODINET.

Oh ! c'est que t'auras de bons dédommagemens. Faut faire une plainte cheux le Commissaire.

JANOT.

Ah ! oui, mordine, t'as raison.

DODINET.

Ne t'a-t-on pas rossé aussi un peu ?

JANOT.

Non, heureusement.

DODINET.

Ah ! tant pis, morbleu, tant pis.

JANOT.

Tant mieux, plutôt.

DODINET.

Eh non, tant pis, mon ami ; si t'avois eu seulement queuques coups de bâton, ou queuques coups de pied au cul, ça te vaudroit de l'argent.

JANOT.

Es-tu ben sûr de ça ?

DODINET.

Pardine, imagine-toi ; c'est le casuel de not' emploi, je devons ben lé savoir.

JANOT.

Ah ! c'est ça ptête qu'on appelle le tour du bâton, pas vrai ?

DODINET.

Quiens, y n'y a pas encore huit jours, j'ai t'eu un soufflet qui m'a valu près de dix pistoles.

JANOT.

Peste! c'est ben heureux ça! j'en ai diablement reçu qui ne m'ont rien rapporté, moi.

DODINET.

C'est que tu ne sais pas t'y prendre. Quiens, moi, vlà comme ça m'est venu. Y avoit zun homme qui couroit après moi dans la rue : et me sauvant, le pied m'a glissé, je suis tombé dessus un coup de canne. Je ne perds pas la tête, moi, je me releve. Vlà mon homme qui me ratrappe ; y vient sur moi comme un furieux, comme ça, quiens..... Si je ne m'étois pas retourné il me campoit un coup de pied dans le vente.

JANOT.

C'est ben adroit, tu l'as escamotié donc?

DODINET.

Oui, par derrière....le vlà tout sot, lui, d'avoir manqué son coup! quand il voit ça, il m'allonge un soufflet....

JANOT.

Que t'escamotes encore?

DODINET.

Non : je l'ai reçu, celui-là ; il m'a fait voir pus de dix mille chandelles.

JANOT.

Diabe! t'as vu là une belle illumination!

DODINET.

Gui, mais je ne me suis pas eudormi, vois-tu ; j'ai été porter ma joue toute chaude cheux un Commissaire ; et comme je te dis, j'en ai t'eu toujours ben une bonne centaine de francs.

JANOT.

C'est ben heureux. Si j'avois su cette rubrique putôt, je me serois déjà ben fait payer aussi, moi.... quiens, vois-tu ste dent-là qui me manque dans lé coin, là...: ma hèliere.

DODINET.

Eh ben! ost-ce d'un soufflet?

JANOT.

Oui, il étoit chenu, pas vrai, stilà.... Faut que je te conte,

ça, quiens, à poing fermé, pour deux yards. J'avois passé l'eau à la place Louis XV dans un bateau ; je prends dispute pour une pièce avec le Passeu, de dix-huit deniers, qu'elle n'étoit pas bonne, à ce qui disoit, moi je n'y en voulois pas donner une aute. Y me plante un soufflet, quiens, comme ça, avec sa main, qui me prend depuis l'oreille jusque sus le nez, vois-tu, comme une épaule de mouton, Y me jette à la renverse, et me casse une dent-là, les quatre fers en l'air!.... Si-tôt que je vois ça, moi, vlà que je me mets tout de suite à saigner du nez et à cracher le sang... vlà tout le monde qui s'amasse. Le Passeu a eu peur. Il a repoussé au large, sans me demander son reste.... Moi, je me suis ramassé, j'ai pris mes jambes à mon cou, et j'y ai emporté ses deux yards, vlà tout ce qu'il ma valu.

DODINET.

Ah! ce n'est pas assez. Mais crais moi, ne manque pas st'occasion-là.... Vlà ici tout justement un Commissaire qui demeure à ste lanterne-là. Vas bien vite faire ta plainte, et demain je te dirai ce qu'il faudra faire. Où demeures-tu ?

JANOT.

Qniens, là-devant chez le Fripier, au coin de la rue.

DODINET.

C'est bon : à demain, au revoir, mon ami. (*Il s'en va.*)

SCÈNE VIII.

JANOT *seul.*

Pardine, je suis bon heureux de l'avoir rencontré ! sans lui, j'aurois encore perdu ça, moi ! vlà pourtant ce que c'est de savoir les affaires ! on tire parti de tout. C'est-là qui m'a dit le Commissaire, je crois : voyons t'un peu, holà ! (*Il frappe.*)

SCÈNE IX.

JANOT, UN CLERC.

LE CLERC.

Que demandez-vous ?

JANOT.

C'est-ti pas ici que demeure la maison de M. le Commissaire ?

LE CLERC.

Oui ; qu'est-ce que vous lui voulez ?

JANOT.

Je voudrois l'y parler en main propre.

LE CLERC.

Il n'y est pas.

JANOT.

Ah ! ben, c'est tout de même. Dites-lui qu'il faut que je l'y parle.

LE CLERC.

D'abord qu'il n'y est pas, vous ne pouvez lui parler.

JANOT.

Je vous dis que si fait, pisque c'est pour affaire, faut ben que j'y parle.

LE CLERC.

Pour affaire ! oh bien ! je suis son Maître Clerc, vous pouvez me dire ce que c'est ; c'est la même chose. Parlez, je vous écoute.

JANOT.

Eh ben ! Monsieur, je viens me plaindre.

LE CLERC.

Ah ! vous venez faire une plainte !

JANOT.

Oui, Monsieur, je viens faire une plainte contre....

LE CLERC *l'interrompant.*

Un instant, mon ami, pour faire une plainte, il y a une petite formalité à observer.

JANOT.

Eh ben ! qu'est-ce que c'est ?

LE CLERC.

Notre temps est précieux, voyez-vous, nous ne pouvons pas le perdre à bavarder avec le premier venu..... Lorsqu'on veut causer avec nous, il faut commencer par payer.

JANOT.

Comment ! payer pour venir se plaindre.

LE CLERC.

Oui, mon ami, payer pour se plaindre.

JANOT.

Pardine, vlà une bonne histoire encore!.... Je n'ai pas d'argent, moi, Monsieur.

LE CLERC.

Vous n'avez pas d'argent?

JANOT.

Non, Monsieur, je n'en ai pas.

LE CLERC.

Vous n'avez point d'argent! eh! pourquoi diable vous plaignez-vous donc, si vous n'avez pas d'argent; adieu, mon ami, allez, vous êtes un mal-avisé! il vous sied bien de venir interrompre un Commissaire! retirez-vous: vous n'êtes qu'un impertinent! apprenez que quand on n'a point d'argent, on ne doit point se plaindre, entendez-vous bien; on ne doit point se plaindre. (*Il s'en va.*)

JANOT, *sur le devant.*

Une belle chienne de raison! c'est justement-là le moment de se plaindre, ou jamais.... Diabe, Dodinet ne m'avoit point prévenu de ça, moi.... Mais c'est peut-êtte pas ben cher, y faut voir. J'ai là st'écu que note Maîtresse m'a donné de six francs. Je peux prendre la plainte dessus, je l'y remettrai ça de mon boursicau qui est dans ma chambre.... Reparlons-l'y... Ecoutez donc, Monsieur.

LE CLERC.

Eh bien! que me voulez-vous encore?

JANOT.

Monsieur, c'est-ti ben cher que vous prenez?

LE CLERC.

Non: il ne vous en coûtera que vingt-quatre sols.

JANOT,

Vingt-quatre sols! Et à quoi ça m'avancera?

LE CLERC.

A avoir des dédommagemens, des réparations, des intérêts considérables: oh! c'est de l'argent bien placé!

JANOT.

Ah ben! en ce cas-là, revenez, Monsieur, je m'en vas vous payer.

LE CLERC.

Eh! vous disiez que vous n'aviez point d'argent!

JANOT.

Ah! c'est que mon gousset étoit percé, mais je viens d'en trouver dans la doublure.

LE CLERC.

Tant mieux! puisque vous avez de l'argent, parlez, je vous écoute. Plaignez-vous, Monsieur, plaignez-vous de tout le quartier, si vous voulez; me voici prêt à recevoir votre plainte, où est votre argent?

JANOT.

Le vlà, Monsieur. (*Il montre son écu.*)

LE CLERC.

Six francs! ah! voilà de quoi faire une belle plainte, bien nourrie même!

JANOT.

Je le crais ben. Ah, ça! rendez-moi de bonnes pièces toujours.

LE CLERC.

N'ayez pas peur, allez, vous n'aurez pas de peine à passer celles que je vous rendrai. Voilà votre compte. Parlez, Monsieur.

JANOT.

Imaginez-vous, Monsieur, que tout-à-l'heure on vient de me jeter par la fenêtre.....

LE CLERC.

Par la fenêtre! oh! Monsieur; que me dites-vous là? par la fenêtre! mais c'est une affaire criminelle que cela!

JANOT.

Criminelle! ah je vous en réponds, très-criminelle.

LE CLERC.

Comment donc! criminelle au premier chef; et vous venez vous plaindre criminellement, n'est-il pas vrai?

JANOT.

Oh oui! tout ce qu'il y a de plus criminellement... Rendez-moi ça ben noir.

LE CLERC.

Ne vous inquiétez pas... Mais écoutez donc, Monsieur.

JANOT.

Quoi?

LE CLERC.

Une plainte criminelle, c'est beaucoup plus cher.

JANOT.

Comment donc?

LE CLERC.

Oui, il faut encore trente-six sols.

JANOT.

Mais je viens de vous en donner vingt-quatre pour me plaindre.

LE CLERC.

Distinguons, Monsieur, ne confondons pas; il y a civil et criminel, voyez-vous, vous m'avez payé au civil; mais vous vous plaignez au criminel; cela change la these.

JANOT.

Queu chien d'arrangement! c'est toujours une plainte.

LE CLERC.

Oui, mais concevez donc que l'une vous rapportera infiniment plus que l'autre, et que cela se paie en proportion.

JANOT.

Ah! jarni! tout ça commence à me dégoûter, moi; mais c'est ti ben sûr aussi que ça me rapportera?

LE CLERC.

Oh, sans doute, plus vous me donnerez, et....

JANOT.

Et moins il me restera, n'est-ce pas?

LE CLERC.

Non, et plus il vous rentrera.

JANOT.

Allons, pisque c'est comme ça, tenez, vlà encore les trente-six sous; mais arrangez-moi ben ça, au moins.

LE CLERC.

Oh! vous êtes tombé en bonnes mains!... dites-moi, avez-vous des témoins?

JANOT.

Pardine, si j'en ai!: tout le quartier étoit là; et pis les passans, et pis Dodinet.

LE CLERC.

Tant mieux! cela rend votre affaire bien meilleure; il faudra les faire assigner.

JANOT.

Oui, il faut faire assigner toute la rue.

LE CLERC.

Oh! pourvu que vous en ayez trois ou quatre, cela suffira... Voyons, combien avez-vous encore-là ?

(*Il regarde dans sa main.*)

JANOT.

C'est un petit écu, çà.

LE CLERC *le prenant.*

Un petit écu : Eh bien! c'est pour quatre assignations, il y en aura assez. (*Il serre l'écu.*)

JANOT.

Et ben qu'est-ce que vous faites; et mon écu donc?

LE CLERC.

C'est pour payer l'huissier, ça.

JANOT.

Comment diabe! encore payer! oh! je n'entends pas ça, moi, je ne donne pas st'écu-là.

LE CLERC.

Et laissez-donc, vous êtes comme un enfant, voulez-vous mener cela chaudement, ou non?

JANOT.

Mais mon argent, avec tout ça?

LE CLERC.

Et bien votre argent? il n'est pas perdu : songez donc aux intérêts de cette affaire-là?.... Vous êtes trop heureux, en vérité! il y a vingt personnes qui voudroient être à votre place.

JANOT.

Croyez-vous?

LE CLERC.

Si je le crois! un homme qu'on a jetté par la fenêtre! cela peut aller furieusement loin!... dites-moi, vous êtes-vous fait bien du mal?

JANOT.

Mal! non; pas du tout.

LE CLERC.

Non! vous êtes donc tombé sur quelque chose?

JANOT.

Au contraire, c'est quelque chose qui est tombé sur moi.

LE CLERC.

Comment tombé sur vous!... et vous dites qu'on vous a jetté par la fenêtre.

JANOT.

Moi! non pas!... c'est une fille...

LE CLERC.

Une fille qu'on a jettée sur vous ?

JANOT.

Et non; ce n'est pas ça non pus.

LE CLERC.

Que diable dites-vous donc ? je n'y comprends rien.

JANOT.

Je vous dis que tout-à-l'heure, on m'a jetté par une fenêtre...

LE CLERC.

Bien haute.

JANOT.

Oui, du troisième.

LE CLERC.

Eh bon Dieu! vous devez être tout moulu!

JANOT.

Et non; je ne suis pas tombé, je vous dis.

LE CLERC.

Comment! vous êtes donc resté en l'air ?

JANOT.

Bon! resté en l'air! le diable vous emporte! comment! vous avez donc les oreilles dures! j'étois en bas, moi, et une fille qui étoit à une fenêtre, là haut, voyez vous !... (*En gesticulant il lui porte son bras sous le nez, le Clerc sent l'odeur.*)

LE CLERC.

Pouah! fi! retirez donc votre bras.... cela sent mauvais comme tout.

JANOT.

Eh ben! c'est justement ça.

LE CLERC.

Comment! qu'est-ce donc ?

JANOT, *lui reportant au nez.*

Pardine ! vous ne devinez pas ?

LE CLERC.

Quoi ! est-ce que ce seroit ?

JANOT.

Et sans doute, c'en est, vlà positivement le cas que je vous explique-là, depuis une heure.

LE CLERC.

Ah ! je commence à comprendre.

JANOT.

Ah ! c'est ben heureux !... y êtes-vous ?

LE CLERC.

Oui, oui, j'y suis.... C'est une veste de gâtée, n'est-ce pas ?

JANOT.

Tout juste ; et ben conseillez-moi donc à présent.

LE CLERC, *se reculant de lui.*

Et bien, mon ami, je te conseille de t'en aller à cette heure.

JANOT.

M'en aller ?

LE CLERC.

Oui, voilà ta déposition faite, va te nettoyer à présent, je m'en vais arranger ton affaire, et tu reviendras demain.

JANOT.

Mais écoutez donc.

LE CLERC, *se reculant toujours.*

Non, non, je n'ai pas le temps ; tu n'as plus à te plaindre ; tu n'as plus d'argent.... sois tranquille, va, va te nettoyer, va, mon ami. (*Il rentre chez lui.*)

SCÈNE X.

JANOT, *seul.*

Oui, il a raison, je commence à me refroidir là, faut que j'aille chercher not' souper cheus le pâtissier, je me sécherai à son four. (*Il marche, et apperçoit un des garçons de la boutique, qui passe.*)

SCÈNE XI.

JANOT, UN GARÇON PATISSIER, (*portant un plat.*)

JANOT.

Ch! te vlà, François! j'allois cheus ta boutique.

LE GARÇON.

Pourquoi faire ?

JANOT.

J'allois chercher note souper qui est là, depuis cinq heures, dans le four, avec de la chicorée dessous, est-ti prêt ?

LE GARÇON.

Queu morceau que c'est ?

JANOT.

Eh pardine, un alloyau de mouton, avec une gousse d'ail que je t'ai dit de faire ben cuire dans son jus, là rissolé.

LE GARÇON.

A moi? je ne t'ai pas vu d''aujourd'hui.

JANOT.

Ah oui, t'as raison; c'est à monsieur Pierre que j'ai parlé, qui étoit là sur le pas de la porte en veste, avec un bonnet de coton, qui gardoit la boutique.

LE GARÇON.

Queu marque est-ce qu'il a ton souper?

JANOT.

Et je te dis de la chicorée dessous, avec une petite broche et trois isques... c'est-ti ça que t'as là ?

LE GARÇON.

Non, non, peste; c'est un rognon de veau. C'est le souper d'un procureur. Ne m'arrête pas pus long-temps, car ses clercs ont les dents longues.... Mais va voir dans la boutique, tu le trouveras.

JANOT.

Oui, oui, monsieur Pierre va me trouver ça.

LE GARÇON *s'en va, et Janot va à la boutique.*

SCENE XII.

RAGOT, *sort de chez lui avec sa serviette.*

Eh ben ! mais ventrebleu ! voyez donc ce petit gueux-là, si c'est pas démontant, là : deux heures pour aller chercher un gigot.... Quand il le feroit faire exprès !... Au moins s'il avoit commencé par apporter toujours la bouteille, ça tient compagnie en attendant la mangeaille ; ça sert de contenance ; mais pas du tout, je suis là devant ste table, et rien dessus ! ça me donne la pépie.... y sera à causer avec le cabartier.... je vas le faire avancer, moi.... (*On entend derrière Janot qui dispute avec le pâtissier.*)

JANOT.

Et ben ! pardine, on fait crédit au monde queuquefois pour deux sous... Vous le mettrez sur la taille.

RAGOT.

N'est-ce pas lui que j'entends donc ?

LE PATISSIER, *derrière le théâtre.*

Allons, allons, va-t'en, vilain ; va te sécher ailleurs. (*On l'entend rosser à coup de torchon.*)

JANOT, *criant derrière.*

Ahi ! ahi ! laissez-moi donc, messieurs !... je vas me plaindre aussi contre vous au moins.

RAGOT.

C'est lui-même !... ce petit coquin ! à qui en a-t-il ?

SCENE XIII.

JANOT, RAGOT, *rentrant.*

JANOT *à part, sans voir Ragot.*

Eh ben ! me vlà pas mal moi, à st'heure. Ce diable de maître Clerc qui ne m'a pas laissé tant seulement de quoi payer la cuisson de mon gigot !

RAGOT.

Ah ! te vlà donc, à la fin ! et ben, ce vin ! où ce qu'il est ?

JANOT.

Je n'ai pas encore été cheus le cabaret, monsieur.

RAGOT.

Comment! depuis le temps que t'es parti, pour aller chercher une bouteille ! et j'en aurois déja bu quatre, moi!

JANOT.

Maître, faut le temps à tout. J'ai voulu d'abord tout de suite me débarrasser du pâtissier, où que je croyois que vous aviez pus faim que soif pour le moment.

RAGOT.

Eh ben! où ce qu'est le souper?

JANOT.

Il est encore là, Monsieur, c'est à cause du Commissaire... qui n'a pas voulu me le donner.

RAGOT.

Comment! le Commissaire n'a pas voulu....

JANOT.

Non, c'est une histoire..... pas du Commissaire.... c'est du Clerc... de deux sous...

RAGOT.

Le Clerc... deux sous...

JANOT.

Oui, qu'il falloit au Pâtissier pour son gigot... Les avez-vous en monnoie.

RAGOT.

Comment! est-ce que ma femme ne t'a pas donné douze sous pour le vin et le gigot?

JANOT.

Si fait, elle m'a donné un écu pour le changer, de six francs là tantôt.

RAGOT, *en colere.*

Elle t'a donné six livres, misérable! eh! qu'est-ce que t'en as fait ?

JANOT.

Comment, Monsieur, vous n'entendez donc pas ? je vous dis que c'est le Commissaire, là, pour une plainte, avec son Clerc, que Dodinet m'a dit, d'une histoire, dessus ma veste, par une fenêtre, où ce que vous voyez ben, tenez... (*Il lui porte de même son bras sous le nez.*)

RAGOT, *le repoussant.*

Ah le vilain cochon! veux-tu te retirer ?

JANOT.

Eh ben, Monsiéur! vlà vos six francs.

RAGOT.

Ah! chien de coquin! vlà la monnoie que tu me rapportes : vas-t'en ben vite me chercher mon argent, où je te vas arranger, moi.

JANOT.

Mais, Monsieur, c'est-ti de ma faute donc? Est-ce qu'on s'attend à ça?

RAGOT.

Ce gueux-là n'en fait jamais d'autre... Quiens, va-t'en, crais-moi. Retire-toi de là, ou je vais te nettoyer, moi.

JANOT.

Eh ben! Monsieur, laissez-moi rentrer pour me changer, du moins.

RAGOT.

Rentrer! ah drôle! regarde ben ma porte : pour n'y pus remettre le pied.

JANOT.

Comment! Monsieur, vous me renvoyez?

RAGOT.

Oui, coquin; je te chasse et va-t'en.

JANOT.

Eh ben! payez-moi mes gages.

RAGOT.

Tes gages! un vaurien comme toi, qui ne gagne pas le pain qui mange! t'es trop payé avec les six francs que tu m'emportes.

JANOT.

Mais, Monsieur, je ne les ai pas, moi, vos six francs! ils sont au Greffe, on vous dit.

RAGOT.

Eh ben! va les chercher.....bonsoir. (*Il lui ferme la porte sur le nez.*)

JANOT.

Mais, Monsieur, laissez-moi prendre mon habit du moins.

RAGOT.

Je vas te le jetter, ton habit.

SCENE XIV.

JANOT *seul.*

Pardine ! me vlà ben à mon aise ! vlà que st'affaire-là s'entame pas mal !.... un beau conseil qui m'a donné là lui, avec sa plainte, Dodinet, et son soufflet de dix pistoles (*Il frappe à la porte de Ragot.*) Eh ben ! Monsieur, me rendez-vous mon habit donc ?.... (*à lui-même.*) J'ai été bête de le croire, moi ! queuque je vas devénir à présent ? J'ai une faim d'enragé, que je n'ai pas mangé depuis le matin jusqu'à l'heure qu'il est, gros comme une noix, de pain.... toujours courir ! c'est être ben traite à son corps aussi !.... (*Il frappe encore.*) Eh ben ! Monsieur, c'est-ti pour rire donc ? eh ! mon habit ?

RAGOT, *le lui jette par la fenetre.*

Quiens, le v'là, mais va-t'en et ne me fais pas descendre ; sinon je t'irai habiller, moi.

JANOT.

C'n'est pas la peine, allez. Bonne nuit not' bourgeois, je viendrons demain matin.

RAGOT.

Eh ben ! oui, reviens, je te garderai à déjeûner.

SCÈNE XV.

JANOT, *seul.*

A déjeûner ! en attendant faudroit souper, et je n'ai pas le sou, et je ne connois personne de connoissance encore. La nuit comme ça ; si c'étoit le matin, il y a des auberges, on va se mettre à table ; on boit, on mange, et ne faut pas d'argent pour ça..... dans les cabarets on ne paye qu'en sortant ; moi je ne sortirois pas..... je tombe de sommeil, si y passoit queuque fiacre sur la place, je dormirois une coupe d'heures dans le carosse..... ou si j'avions tant seulement un petit fagot pour me réchauffer, au coin d'une borne-là, de trois sous et demi !..... jarni, je ne sais ce qui me tourmente plus, si c'est le froid, si c'est la faim ; je crois que c'est le sommeil..... ou plutôt, c'est la colère !.... mordienne ! je suis enragé après ste mamselle Suzon, qu'est cause de ça, faut que je m'en venge..... j'y vas

casser ses vitres ; (*il va ramasser des pierres et les jette.*) Quiens, attrape ! pan, encore une !.... ça me rechauffera. Pan, va toujours.

SCÈNE XVI.

SIMON, *à sa fenêtre ;* JANOT, *jettant des pierres.*

SIMON.

Parle donc, hé, petit gueux ! veux-tu que je t'aille prendre mesure d'une paire de souyers dans le derrière ?

JANOT.

Toi ! descends donc, v'là que je t'attends... quiens v'là pour toi.

LE SAVETIER.

Ah, sarpedié ! laisse-moi prendre mon tire-pied, je vas t'aller chausser.

JANOT.

Oui, viens donc chercher les bas de mamselle Suzon, tu me paieras sa maille que j'y ai reprise.

SIMON.

Ah ! tu l'y a repris une maille ! ah ben ! je vas te remettre un bout, moi.

JANOT.

Arrive donc, si t'as du cœur ; en attendant, attrape toujours. (*Il jette des pierres.*) (*à part.*) Si y pouvoit venir me donner queuques giffes, tant seulement, ça rendroit mon affaire ben meilleure, comme disoit Dodinet, y me manquoit ça tantôt dedans ma plainte.

SCÈNE XVII.

JANOT, SIMON *en entrant, le rosse avec son tire-pied.*

SIMON, *frappant.*

Ah, gueux ! tu jettes des pierres !

JANOT.

Ah, traîte ! tu me prends par derrière !

SIMON, *le rossant.*

Quiens, en v'là aussi par-devant.

JANOT.

Oui da ! donnez-en donc encore un pour voir.

SIMON, *le battant.*

Quiens, polisson, en v'là encore un.

JANOT.

Ah! mais ne dis pas de sottise, entends-tu; parce je me fâcherai, au moins.

SIMON.

Et ben, fâche-toi donc pour voir; qui'ens, v'là ton attaque.

JANOT.

Ah! c'est un peu trop fort aussi! pisque tu le prends sur ce ton-là, je m'en vas te parler, moi. (*Il se met à crier.*) Au guet! au voleur! au guet!

LE SAVETIER.

Ah, chen! tu cries donc?

JANOT.

Eh, non, je vas te laisser faire..... va toujours..... au guet! au guet!.....

LE SAVETIER.

Quiens, coquin! quiens, drôle! vas lui porter ça.....

(*Après l'avoir bien rossé, il se sauve.*)

SCÈNE XVIII.

Mme. RAGOT, *à la fenêtre;* JANOT.

Mme. RAGOT.

Qu'est-ce que c'est donc que ces vauriens-là, qui empêchent de dormir le monde, et qui se battent?

JANOT.

Vous ne savez ce que vous dites, Madame, ce n'est pas moi, c'est lui qui bat; moi, je crie.

LA FEMME.

Eh ben, allez crier plus loin.

JANOT.

Je veux crier ici, moi.

SCÈNE XIX.

LE SAVETIER *à sa fenêtre, crie :*

Au guet ! au voleur !

JANOT, *étonné de l'entendre.*

Ah ben, en v'là encore une bonne celle-là !

LA FEMME, *criant aussi, et Ragot avec elle, ainsi que Suzon.*

Au guet, au guet, au commissaire.

JANOT.

Eh ben ! est-ce qu'ils sont donc fous, avec leur sabbat !

SCÈNE XX.

LES SUSDITS, LE GUET.

LE CAPORAL.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ?

JANOT.

Ah ! monsieur le guet, c'est que, sous vot' respect, les paroles ne puent pas, mais.....

RAGOT.

Ne l'écoutez pas..... c'est un gueux.....

LA FEMME.

Oui, il fait du train depuis une heure.

LE SAVETIER.

C'est un coquin qui casse nos vitres !

LE CAPORAL.

Comment ! drôle, tu casses les vitres ?

JANOT.

Eh non, monsieur, c'est que..... tenez, v'là comme est venu.

(*Il veut lui faire sentir son bras, etc.*)

LE CAPORAL.

Ah, le cochon ! qu'est-ce que c'est que ça ?

LE SAVETIER.

C'est un gueux qui est sou.

LA FEMME.

Oui, il sent le vin à pleine bouche !

JANOT.

Le vin ! ah ben oui, vous vous y connoissez..... (*au Caporal.*) voyez donc un peu si c'est-là du vin.....

LE CAPORAL.

Comment! insolent, tu te mocques de nous, je crois..... mais voilà le commissaire! il va te parler.

SCÈNE XXI.

LES SUSDITS, LE CLERC DU COMMISSAIRE.

LE CLERC, *à Janot.*

Eh bien! te voilà encore! est-ce que tu veux faire une autre plainte ?

JANOT.

Oh non! je n'ai pu d'argent..... C'est pas moi, monsieur, c'est ce drôle-là qui se plaint. (*Il montre le savetier.*)

LE SAVETIER.

Oui, monsieur, il casse mes vitres.

LA FEMME.

Il trouble le repos de tout le monde.

LE CAPORAL.

Il insulte le guet.....

LE CLERC.

Ah! c'est trop fort.

JANOT.

Moi, monsieur, au contraire, c'est ce gueu-là qui tantôt, vous savez ben ce que je vous ai dit .... là par la fenêtre.....

LE CLERC, *se reculant de lui.*

Oui, oui, je sais ce que c'est... mais il falloit te retirer, comme je te l'ai dit, et ne pas te faire justice toi-même. Te voilà dans le cas d'une amende à présent.

JANOT.

Comment donc, amende ! il faut donc toujours payer avec vous autres ?

LE CLERC.

Mais outre que tu es repréhensible, pour troubler le bon ordre, il faut encore payer le dommage et les vitres cassées.

LA FEMME.

C'est juste.

JANOT.

Mais, monsieur, je n'ai pu d'argent, moi, depis que je me suis plaint.

LE CAPORAL.

Eh ben, en prison.

JANOT.

Comment mordi! payer pour se plaindre! et en prison pour n'avoir pas d'argent! mais c'est-ti une conscience donc ça?

LE CLERC.

Ecoute, je vois bien que tu es innocent, il faut te pardonner cette fois-ci, à condition que cela ne t'arrivera plus: on te fait grace de la prison...

LE CAPORAL.

Mais, Monsieur, et le dommage donc?

LE CLERC.

Oui, vous avez raison, il faut de la justice en tout; cela peut s'accommoder... voilà un paquet dont il n'a que faire; on va le porter chez moi pour nantissement. On le vendra demain matin; et quand on aura payé les vitres cassées et les frais, s'il y a du reste, on le lui remettra.

LE CAPORAL.

Ah! vivat! fort bien jugé!

LE SAVETIER (*à la fenêtre.*)

Oui, je m'y accorde.

JANOT.

Mais jarni, je ne m'y accorde pas, moi.

LE CLERC.

En ce cas, conduisez-le en prison.

JANOT.

En prison! comment, c'est donc tout de bon?

LE CLERC.

Oui, tu as l'alternative, ainsi arrange-toi avec ces messieurs. (*Il rentre chez lui.*)

JANOT.

Un beau chien d'arrangement; quand je serai dedans moi, queu figure que je ferai-là?

LE CAPORAL.

Allons, allons dépêche... le paquet, ou marche.

LA FEMME.

En prison, en prison.

JANOT.

Par la jerni! ça n'est-ti pas enrageant, une jugerie comme